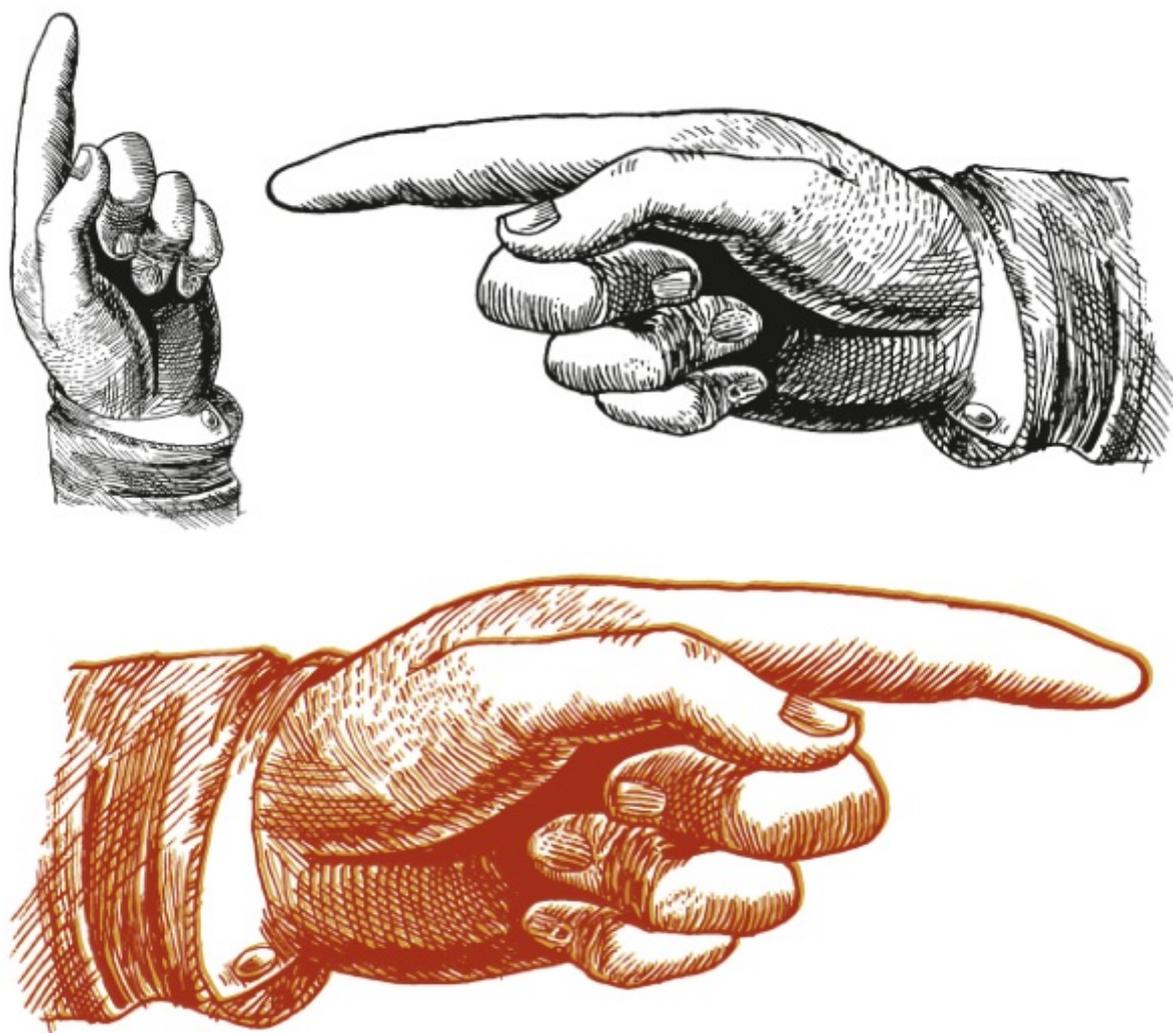


# C.S. Lewis

## Dieu au banc des accusés



# Contenu

1. [Titre](#)
2. [Copyright](#)
3. [Sommaire](#)
4. [Préface](#)
5. [1. Miracles](#)
6. [2. Dogme et univers](#)
7. [3. Le mythe devenu fait \(1944\)](#)
8. [4. Religion et science \(1945\)](#)
9. [5. Les lois de la nature \(1945\)](#)
10. [6. Le grand miracle](#)
11. [7. Homme ou lapin ? \(1946\)](#)
12. [8. Le problème avec « X » est que... \(1948\)](#)
13. [9. Que faire de Jésus-Christ ? \(1950\)](#)
14. [10. Des femmes prêtres dans l'Église ? \(1948\)](#)
15. [11. Dieu au banc des accusés \(1948\)](#)
16. [12. Nous n'avons aucun droit au bonheur \(1963\)](#)
17. [Du même auteur aux éditions Empreinte temps présent](#)
18. [Livres de C. S. Lewis disponibles en version française](#)
19. [Ouvrages religieux](#)

## 3. [Notes](#)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'organisme meurt là où Dieu n'agit plus ainsi de l'intérieur. C'est pourquoi l'unique miracle destructif de Jésus est lui aussi en harmonie avec l'activité globale de Dieu. Sa main de chair tendue en une symbolique colère ne fit flétrir qu'un seul figuier<sup>14</sup>, mais aucun arbre ne périt cette année-là en Palestine – ni plus tard, quel que soit le temps ou le lieu – sans qu'il ait agi en conséquence ou plus exactement sans qu'il ait suspendu son action.

Lorsqu'il nourrit la foule, il multiplie les poissons de la même façon que le pain. Observez les baies et les rivières. Cette fécondité grouillante et palpitante montre qu'il est toujours à l'œuvre. Les anciens avaient un dieu surnommé Genius – le dieu de la fertilité animale et humaine, l'esprit patronnant la gynécologie et l'embryologie, et protégeant le lit conjugal – le lit « génial<sup>15</sup> », surnommé ainsi en raison de lui. Tout comme les miracles du vin, du pain, de guérison révèlent qui était réellement Bacchus, Cérès ou Apollon – qui de fait n'en faisait qu'un – la multiplication miraculeuse des poissons révèle l'identité véritable de Genius.

Et nous voici au seuil de cet autre miracle qui, pour une raison ou pour une autre, offense davantage la sensibilité moderne. Je peux comprendre l'homme qui rejette en bloc tout le miraculeux, mais comment appréhender les personnes qui admettent certains miracles tout en niant la naissance virginale ? Malgré leur profession de foi dans les lois de la nature, croient-ils vraiment qu'une seule d'entre elles est incontournable ? Ou bien voient-ils dans ce miracle un affront fait à l'acte sexuel, perçu comme la seule chose véritablement sacrée dans un monde profane ? Pourtant aucun miracle n'est plus significatif que celui-là. Que se passe-t-il normalement au cours de la procréation ? Quel est le rôle du père dans la conception ? Une part microscopique d'une substance de son corps vient féconder la mère ; et par cette cellule microscopique, il transmet éventuellement la couleur de ses cheveux ou la lèvre pendante de son arrière-grand-père, ainsi qu'une composition humaine complexe faite d'os, de foie, de sinus, de cœur, de membres, pré-humanité que l'embryon va finaliser dans le sein maternel. Dans chaque spermatozoïde se concentre toute l'histoire de l'univers, en lui se trouve réunie une grande partie de l'avenir du monde.

Telle est la façon ordinaire dont Dieu fait un homme – selon un processus qui a duré des siècles : initié par la création de la matière, il se concentre en une seconde et en une cellule au moment de la procréation. Et là, à nouveau, les hommes confondent les perceptions que suscite cet acte créateur avec l’acte lui-même ou alors ils l’attribuent à quelque être fini tel que Genius. Or voilà qu’une fois Dieu suscite un homme directement, instantanément, sans spermatozoïde, sans les millénaires d’histoire organique présents derrière chaque spermatozoïde. Il y avait à cela bien sûr une raison supérieure. Cette fois-ci, il ne créait pas simplement un homme, mais l’Homme qui se trouvait être Lui-même : le seul Homme véritable. Le processus qui aboutit au spermatozoïde a charrié au cours des siècles bien des résidus indésirables ; et la vie qui nous parvient par cette voie ordinaire en est immanquablement altérée. Pour éviter cette dégradation, pour donner à l’humanité un nouveau départ, Dieu a court-circuité en quelque sorte le processus habituel.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Quoi qu'il en soit, une chose est certaine : l'argument tiré de la dimension de l'univers se fonde sur l'hypothèse qu'à des tailles différentes correspondent des valeurs différentes ; sinon, il n'y aurait aucune raison pour que notre minuscule planète et les créatures encore plus petites qui la peuplent ne soient pas considérées comme les éléments les plus importants d'un univers contenant aussi les nébuleuses spirales. Mais cette hypothèse est-elle inspirée par la raison ou par le sentiment ? Comme tout le monde, je pressens qu'il est absurde de penser que notre galaxie pourrait avoir moins d'importance aux yeux de Dieu qu'un microbe tel que l'être humain. Mais je constate pourtant que cela ne me semble pas anormal qu'un homme d'un mètre cinquante puisse compter autant qu'un autre d'un mètre soixante-neuf – ni qu'un homme puisse avoir plus d'importance qu'un arbre ou un cerveau qu'une jambe. Il faut en conclure que le sentiment de l'absurde n'apparaît que lorsque la différence de taille est très grande.

Mais si une relation est perçue par la raison, elle tient universellement. S'il y avait le moindre rapport entre la taille et la valeur d'une chose, il s'ensuivrait que de petites différences de taille s'accompagneraient de petites différences de valeur aussi sûrement que de grandes différences de taille s'accompagnent de grandes différences de valeur. Aucun homme sain d'esprit n'oserait cependant défendre une telle théorie. Je ne considère pas que l'homme de haute taille ait légèrement plus de valeur que l'homme de taille moyenne. Je n'admets pas une légère supériorité des arbres sur les humains pour la négliger finalement parce qu'elle est trop insignifiante pour que je m'en soucie. Je constate que ces petites différences de dimension n'ont absolument aucun lien avec la valeur des choses. J'en conclus par conséquent que l'importance donnée aux grandes différences de dimension est affaire de sentiment et non de raison – de cette émotion particulière que suscitent en nous les dimensions infinies au-delà d'un certain seuil.

Nous sommes des poètes incorrigibles. Lorsqu'une quantité est vraiment considérable, nous cessons de la considérer simplement comme une quantité. Notre imagination s'éveille. En lieu et place d'une simple dimension, nous percevons alors une qualité – le sublime. Sans quoi, la grandeur purement arithmétique de la galaxie ne nous impressionnerait pas davantage que les chiffres du Bottin. Ainsi c'est en un sens de nous-mêmes que l'univers détient le pouvoir par lequel il nous en impose. Un être dépourvu de sentiments et d'imagination tiendrait l'argument de la dimension pour totalement dénué de sens.

En contemplant un ciel étoilé, les hommes – mais pas les singes, éprouvent un respect quasi religieux. Le silence des espaces éternels terrifiait Pascal<sup>31</sup>, mais c'était le génie de Pascal qui leur donnait ce pouvoir. Lorsque l'immensité de l'univers nous effraie, c'est que nous avons (presque littéralement) peur de notre ombre ; car ces années-lumière, ces milliards de siècles sont de l'arithmétique pure et simple jusqu'à ce que l'ombre de l'homme, du poète, du faiseur de mythe se projette sur eux. Je ne dis pas que nous avons tort de trembler devant cette ombre, car elle est l'ombre de l'image de Dieu. Mais chaque fois que l'immensité du monde matériel menace de subjuguier notre esprit, rappelons-nous qu'il en est ainsi parce que nous avons spiritualisé sa matière. En un sens, c'est à l'homme – cet être insignifiant – que la grande nébuleuse d'Andromède doit sa grandeur.

Je le répète donc, nous sommes difficiles à satisfaire. Si le monde dans lequel nous vivons n'était pas assez vaste et étrange pour nous inspirer la terreur de Pascal, nous serions de bien pauvres créatures ! Étant ce que nous sommes, des êtres doués d'âme et de raison, des amphibiens dépassant le monde des sens et accédant, par mythes et métaphores, au monde de l'esprit, je ne vois pas comment nous aurions pu ne pas percevoir la grandeur de Dieu face à l'infini de l'univers.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

À ce tragique dilemme, le mythe offre une solution partielle. Par le plaisir que nous procure un grand mythe, nous sommes au plus près d'expérimenter concrètement ce qui autrement ne peut être appréhendé que comme une abstraction. En ce moment par exemple, j'essaie de comprendre quelque chose de vraiment très abstrait – l'atténuation, l'évanescence de la réalité que nous goûtons, dès que nous essayons de la saisir par l'intelligence discursive. Sans doute ai-je toutes les peines du monde à le faire. Mais si au lieu de cela, je vous parle d'Orphée et d'Eurydice, et vous raconte comment on lui permit de la conduire par la main, et comment elle disparut à l'instant où il se retourna pour la contempler – ce qui n'était qu'un principe abstrait devient palpable. Vous pourrez répondre que jusqu'à présent, vous n'aviez jamais attaché une telle « signification » à ce mythe. Bien sûr ! Vous ne lui cherchiez absolument aucune signification abstraite. Sinon le mythe ne serait plus vraiment un mythe pour vous mais une simple allégorie. Vous n'avez pas essayé de savoir – vous avez goûté ; mais ce que vous avez goûté se trouve être un principe général. À l'instant où nous énonçons ce principe, nous retombons de toute évidence dans le monde de l'abstraction. Nous n'expérimentons concrètement ce principe que si nous accueillons le mythe comme une histoire.

Lorsque nous traduisons, nous produisons du concept – ou plutôt une multitude d’abstractions. Ce qui nous touche au moyen du mythe, ce n’est pas la vérité mais la réalité (la vérité est toujours à *propos* de quelque chose, mais la réalité est ce quelque chose à *propos* duquel la vérité est), et par conséquent, chaque mythe engendre un foisonnement de vérités abstraites. Le mythe est une montagne d’où coulent différents torrents qui deviendront vérités en bas dans la vallée ; *in hac valle abstractionis*<sup>41</sup>. On pourrait dire aussi que le mythe est un isthme qui relie la péninsule de la pensée à ce vaste continent sur lequel nous vivons dans la réalité. Il n’est pas abstrait comme la vérité ; et il n’est pas non plus lié, comme l’expérience immédiate, à un évènement particulier.

Or, de la même façon que le mythe transcende la pensée, l’incarnation transcende le mythe. Le cœur même du christianisme est tout à la fois un mythe et un fait. L’ancien mythe d’un dieu qui meurt, sans cesser d’être un mythe, quitte l’univers de la légende et de l’imagination pour se concrétiser sur la terre de l’histoire. Il devient réalité – à une date et en un lieu précis – et il s’ensuit des conséquences historiques factuelles. Nous passons de Balder ou Osiris, morts sans que l’on sache où et quand à un personnage historique, crucifié (selon les règles) à l’époque de Ponce Pilate.

En devenant factuelle, cette histoire ne cesse pas pour autant d'être un mythe : c'est cela qui est miraculeux. Je me demande parfois si les hommes n'ont pas tiré plus de nourriture spirituelle des mythes auxquels ils ne croyaient pas que de la religion qu'ils professaient. Pour être véritablement chrétiens, nous devons à la fois reconnaître le fait historique et accepter le mythe (alors même qu'il est devenu fait historique) avec le même élan imaginatif que nous montrons à l'égard d'autres mythes. L'un est à peine plus nécessaire que l'autre.

L'homme qui met en doute l'historicité des récits chrétiens mais qui s'en nourrit constamment en tant que mythes, sera sans doute spirituellement plus éveillé que celui qui y croit vaguement. Le moderniste ne sera pas considéré comme fou ou hypocrite parce qu'il conserve obstinément, conjointement à sa pensée athée, le vocabulaire, les rites, les sacrements et les récits chrétiens. Ce pauvre homme s'accroche peut-être (avec une sagesse qui lui échappe) à ce qui fait sa vie. Il eût été préférable que Loisy<sup>42</sup> fût resté chrétien ; mais cela aurait été peut-être pire s'il avait de plus chassé de son esprit les derniers vestiges du christianisme.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ceci dit, on ne peut cependant pas faire appel au calcul des probabilités établi par Hume<sup>43</sup> pour vérifier si ce grand miracle a réellement pu se produire ou non. Car son calcul est basé sur les statistiques : selon sa méthode, c'est la fréquence d'apparition d'un phénomène qui rend sa réapparition plus ou moins probable. Ainsi, plus j'aurai souffert d'indigestion en mangeant d'un certain aliment, plus il sera probable que j'aie une nouvelle indigestion si je le consomme à nouveau. Vu sous cet angle bien sûr, il est peu probable que l'incarnation ait eu lieu. Car par sa nature même, elle n'a pu se produire qu'une seule fois. Mais l'histoire de ce monde, par sa nature même, ne se produit elle aussi, qu'une seule fois ; et si l'incarnation a effectivement eu lieu, elle constitue le cœur de cette histoire. Elle est improbable, comme la nature tout entière est improbable, parce que tous ses éléments sont uniques. Aussi devons-nous faire appel à d'autres critères pour en juger.

Je pense que la situation se présente plutôt de la manière suivante. Supposons que vous ayez sous les yeux le manuscrit d'une grande œuvre – une symphonie ou un roman et qu'une personne viennent vous voir en disant : « J'ai trouvé un nouveau fragment du manuscrit ; il s'agit du mouvement principal de cette symphonie, ou du chapitre central de ce roman. Le texte est incomplet sans lui. J'ai là un passage manquant qui est véritablement la clé de voûte de l'œuvre tout entière ». En l'occurrence, la seule chose qui vous reste alors à faire est d'intercaler ce nouveau fragment en position centrale et de voir quel effet il produit sur l'ensemble de l'œuvre. S'il l'enrichit d'une multiplicité de significations nouvelles, s'il vous révèle des éléments que vous n'aviez jamais perçus auparavant, je pense que vous lui confèrerez une indéniable authenticité. Dans le cas contraire, aussi intéressant qu'il puisse être en lui-même, vous le rejetterez.

Or quel est dans le cas présent le chapitre manquant, celui que propose le christianisme ? L'histoire de l'incarnation de Dieu en Jésus-Christ, de sa mort et de sa résurrection. Lorsque je parle ici de « résurrection », je ne fais pas simplement allusion aux quelques heures ou semaines qui suivirent la résurrection. Je pense plutôt à ce processus majeur de l'incarnation – toujours plus profond – et de l'ascension spirituelle qui s'ensuivit. Ce que nous appelons « résurrection » n'étant pour ainsi dire que le moment décisif où elle s'amorça.

Pensez un instant à ce que fut cette incarnation : elle consistait non seulement à revêtir notre humanité mais tout d'abord à vivre ces neuf mois qui précèdent la naissance humaine, durant lesquels certains prétendent que nous empruntons étrangement à des formes de vies pré-humaines ou sub-humaines ; puis à toucher le fond en devenant un corps sans vie, situation qui, si le mouvement ascendant de résurrection ne s'était pas produit aurait conduit rapidement au passage de nature organique à celle d'inorganique, comme pour tous les cadavres.

Imaginez quelqu'un se jetant à l'eau pour fouiller les fonds marins. Ou bien songez à un homme tentant de soulever un pesant fardeau. Il se penche en avant et se positionne sous le fardeau jusqu'à y disparaître complètement ; puis il se redresse et se met en marche, la charge branlante sur les épaules. Ou bien pensez à un plongeur qui, ayant enlevé ces vêtements l'un après l'autre jusqu'à être complètement nu, s'élance un instant dans les airs, plonge ensuite dans l'eau verte, tiède et lumineuse, puis disparaît dans les profondeurs noires et glacées de vase et de boue, pour remonter à nouveau, ses poumons sur le point d'éclater, vers les eaux tièdes et lumineuses avant finalement de sortir en pleine lumière, tenant en main la chose ruisselante qu'il était allé chercher au fond.

L'objet de sa quête c'est l'humanité : mais elle inclut la nature et l'univers tout entier. Ce que je viens d'avancer vous étonne peut-être, mais je crois pouvoir pleinement le justifier.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Avec les meilleures intentions du monde... Ce ne serait donc pas de sa faute ? Certainement que Dieu (s'il existe) n'en voudra pas à un homme de commettre des erreurs par ignorance. Mais est-ce là votre *unique* préoccupation ? Sommes-nous prêts à courir le risque de ne pas être au clair notre vie durant et de causer alors d'irréparables préjudices à autrui, juste parce que nous serions certains de sauver notre peau sans encourir de reproche ou de châtement ? Je ne pense pas qu'un seul de mes lecteurs adhère à ce propos. Et quand bien même il s'en trouverait un, j'aurais encore quelque chose à lui dire.

La question qui se pose à chacun d'entre nous n'est pas : « *Quelqu'un* peut-il faire le bien sans être chrétien ? » mais : « Est-ce que *moi je le peux* ? » Nous savons tous qu'il y eut des hommes intègres qui n'étaient pas chrétiens ; des hommes tels que Socrate ou Confucius qui n'ont jamais entendu parler du christianisme, ou tel que J. S. Mill qui, en toute sincérité, ne pouvait y croire. Je peux considérer que le christianisme est vrai et reconnaître que ces hommes étaient de bonne foi dans l'ignorance ou dans l'erreur. Si leurs intentions étaient bonnes, comme je le présume (ne pouvant lire dans le secret de leur cœur), j'espère et je crois que l'ingéniosité et la miséricorde divines auront su remédier au mal que leur ignorance, livrée à elle-même, aura pu causer tant à eux-mêmes qu'à ceux qu'ils influencèrent. Mais l'homme qui me demande : « Ne puis-je faire le bien sans devenir chrétien ? » n'est pas, de toute évidence, dans la même position. S'il n'avait pas entendu parler du christianisme, jamais il n'aurait posé cette question. Et si après en avoir entendu parler et l'avoir examiné avec sérieux, il était arrivé à la conclusion que cette doctrine est fausse, il n'aurait pas non plus formulé une telle question. Celui qui la pose a entendu parler du christianisme et n'est pas du tout certain que celui-ci soit erroné. Sa véritable question est celle-ci : « Ai-je besoin de m'en soucier ? N'est-il pas préférable de trouver une échappatoire pour ne pas réveiller le chat qui dort et continuer à faire le bien ? Les bonnes intentions ne sont-elles pas suffisantes pour avoir la vie sauve et rester irréprochable, sans avoir pour autant à frapper à cette sinistre porte pour m'assurer s'il y a ou non quelqu'un à l'intérieur ? »

Il serait peut-être suffisant de répondre à un tel homme que ce qu'il demande, c'est de continuer à « faire le bien » avant même d'avoir cherché à découvrir quel est ce « bien »? Mais ce n'est pas tout. Nous n'avons pas besoin de nous inquiéter de savoir si Dieu lui tiendra rigueur de sa lâcheté et de sa paresse ; il sera puni par où il a péché. Cet homme cherche à esquiver. Il tente délibérément d'ignorer si le christianisme est vrai ou faux, parce qu'il imagine des difficultés sans fin si celui-ci se révélait être vrai. Il est semblable à celui qui, délibérément, « oublie » de consulter le tableau d'affichage de peur d'y trouver son nom inscrit pour quelque tâche peu plaisante. Ou encore à celui qui ne contrôle pas son compte en banque par crainte de ce qu'il y trouvera. Ou à celui qui n'ira pas consulter son docteur lorsqu'il sent pour la première fois une mystérieuse douleur par peur de son diagnostic.

L'homme qui demeure incroyant pour de telles raisons n'est pas sincère dans son erreur. C'est de mauvaise foi qu'il a fait ce choix, et ce manque de sincérité finira par influencer toutes ses pensées et toutes ses actions : il en résultera une certaine ambivalence, une vague anxiété et un manque de perspicacité. Il a renoncé à son innocence intellectuelle. Un rejet honnête du Christ, bien qu'erroné, sera pardonné et oublié... « Quiconque parlera contre le Fils de l'homme, il lui sera pardonné<sup>53</sup> ». Mais *se dérober* au Fils de l'homme, regarder de l'autre côté, prétendre ne pas l'avoir vu parce qu'on était trop absorbé par autre chose, débrancher le téléphone de peur qu'il nous appelle, ne pas ouvrir certaines lettres dont l'écriture est inconnue parce qu'elles pourraient être de lui... Voilà un tout autre problème. Vous pouvez hésiter face à la décision d'être ou de ne pas être chrétien ; mais vous devriez savoir que vous êtes un homme – non une autruche qui cache sa tête dans le sable.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Voici donc ce double aspect. D'une part, une doctrine morale claire et bien établie. De l'autre, des affirmations qui, si elles sont erronées, ne peuvent que provenir d'un mégalomane, en comparaison duquel Hitler serait l'homme le plus saint et le plus humble du monde. Avec lui, il n'y a pas de demi-mesure, ni aucun rapport avec les autres religions. Si vous étiez allé demander à Bouddha : « Es-tu le fils de Brahmâ ? », il vous aurait répondu : « Mon fils, tu es encore dans la vallée de l'illusion. » Si vous aviez posé à Socrate la question : « Es-tu Zeus ? », il se serait ri de vous. Si vous vous étiez adressé à Mahomet pour savoir s'il était Allah, il aurait tout d'abord déchiré ses vêtements puis vous aurait coupé la tête. Si vous aviez demandé à Confucius : « Es-tu le Paradis ? », je pense qu'il aurait répondu : « Les réflexions qui ne sont pas en accord avec la nature sont de mauvais goût. »

Il n'est pas question pour un moraliste de tenir des propos semblables à ceux du Christ. D'après moi, il n'y a que deux catégories de personnes susceptibles de s'exprimer ainsi : Dieu ou un malade mental atteint d'une forme de délire altérant totalement son jugement. Vous pouvez toujours imaginer que vous êtes un œuf poché. Tant que vous ne partez pas à la recherche d'un toast qui vous convienne, on peut encore considérer que vous êtes sain d'esprit ; mais si vous vous prenez pour Dieu, il n'y a plus grand espoir pour vous.

Remarquons en passant que le Christ n'a jamais été considéré comme un simple moraliste par ceux qui l'ont rencontré de son vivant. L'effet qu'il produisait se résume en trois mots : haine, terreur, adoration. Aucune trace d'interlocuteurs exprimant une tiède approbation.

Comment concilier ces deux aspects contradictoires ? Une tentative consiste à prétendre que le Christ lui-même n'a jamais tenu de tels propos, mais que ses disciples ont exagéré en relatant son histoire, donnant forme à la légende qui lui attribue ces paroles. Cette hypothèse n'est guère plausible parce que ses disciples étaient tous juifs ; ce qui signifie qu'ils appartenaient précisément au peuple le plus convaincu au monde qu'il n'y a qu'un seul Dieu – rendant de ce fait inconcevable qu'un autre dieu pût exister. Il serait vraiment étrange que cette incroyable fabulation au sujet de leur chef religieux soit le fait d'un peuple le moins susceptible d'une telle erreur. Au contraire, nous avons l'impression qu'aucun de ses disciples et aucun des auteurs du Nouveau Testament n'embrassa facilement cette doctrine.

Par ailleurs, selon cette approche, vous auriez à considérer les propos de cet homme comme des *légendes*. En tant que critique littéraire, je suis absolument convaincu que, quoi qu'on en dise, les Évangiles ne sont pas des légendes. J'ai lu nombre de légendes, et il est clair pour moi que les Évangiles n'appartiennent pas à ce genre-là. L'organisation de la pensée, la syntaxe, le choix des mots ne présentent pas un caractère suffisamment artistique pour constituer des légendes. D'un point de vue créatif, ces textes sont mal construits et leurs contenus ne sont pas correctement élaborés. La plus grande partie de la vie de Jésus nous reste totalement inconnue, à l'image de celle de n'importe lequel de ses contemporains – ce qu'aucun peuple n'admettrait dans l'élaboration de sa légende. Par ailleurs, hormis quelques fragments des dialogues de Platon, il n'y a pas, à ma connaissance, dans la littérature ancienne, de dialogues comparables à ceux rapportés dans le quatrième Évangile. On ne trouvait rien de tel, même dans la littérature moderne, jusqu'à l'apparition du roman réaliste il y a une centaine d'années.

Dans le récit de la femme adultère, il est dit que Jésus se courba et gribouilla quelque chose dans le sable avec son doigt. Rien n'est sorti de cela. Personne n'a jamais construit une doctrine là-dessus. Et l'art *d'inventer* des détails pour rendre une scène imaginaire plus convaincante appartient à l'art moderne. Dans ce cas, la seule explication plausible n'est-elle pas que l'événement s'est réellement produit ? L'auteur rapporterait alors simplement ce qu'il a vu.

Il est nécessaire à présent de clarifier l'histoire la plus étrange de toutes, celle de la résurrection. J'ai entendu dire : « La résurrection est importante parce qu'elle fournit la preuve d'une vie après la mort, et que la personnalité humaine lui survit. » Dans cette optique, ce qui est arrivé au Christ serait la même chose que ce qui arrive de tout temps, à tous les hommes, à la différence près que, dans le cas du Christ, nous aurions eu le privilège d'en être témoin.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La première leçon que j'ai tirée de mes entretiens avec mes interlocuteurs de la RAF était que j'avais eu tort de penser que le matérialisme était le seul adversaire conséquent auquel nous étions confrontés. Au sein de « l'intelligentsia du prolétariat anglais », le matérialisme n'était qu'une des nombreuses croyances non chrétiennes représentées. On y trouvait également des adeptes de la théosophie, du spiritisme, du *British Israelitism*<sup>69</sup>, etc. Il est vrai que l'Angleterre a toujours été une pépinière d'excentriques ; et je n'ai encore décelé aucun signe de décroissance de leur nombre. Quant aux marxistes, je n'en ai rencontré que très rarement. Étaient-ils réellement peu nombreux ou bien n'osaient-ils pas le déclarer en présence de leurs officiers ? Ou peut-être que, tout simplement, les marxistes convaincus ne participaient pas à ces réunions où je prenais la parole – je n'ai jamais pu le savoir. La foi chrétienne elle-même, professée par certains, était souvent teintée de panthéisme. Les affirmations qui témoignaient d'une connaissance exacte et profonde du christianisme – plutôt rares – venaient soit des catholiques, soit des membres d'un groupement évangélique. Mes auditoires étudiants manifestaient – à un degré moindre il est vrai – le même flou théologique. Mais les déclarations claires et précises provenaient généralement des anglicans ou des catholiques ; rarement, pour ne pas dire jamais, des évangéliques. Les différentes obédiences non chrétiennes mentionnées plus haut n'étaient pratiquement pas représentées.

La deuxième chose que la RAF m'apprit, était que le prolétariat anglais manifestait à l'égard de l'Histoire un scepticisme difficilement imaginable pour un lettré. Ceci me semble constituer le fossé le plus profond qui sépare l'homme cultivé de celui qui ne l'est pas. En général, presque sans s'en rendre compte, une personne instruite considère le présent dans

la continuité de ce qui s'est passé au cours des siècles. Dans l'esprit de mes auditeurs de la RAF, une telle perspective était totalement absente. J'avais l'impression qu'ils ne croyaient pas que nous disposions du moindre renseignement digne de foi sur *l'homme historique*. Mais, chose curieuse, ceci allait souvent de pair avec la conviction profonde que nous savions énormément de choses à propos de *l'homme préhistorique* ; c'est sans doute parce qu'on a conféré le statut de science à l'étude de *l'homme préhistorique* (gage de fiabilité), alors que Napoléon ou Jules César sont classés dans la rubrique « histoire » (donc peu fiable). Ainsi, l'image pseudo-scientifique de « l'homme des cavernes » et celle de l'homme d'aujourd'hui occupaient la quasi-totalité de leur imaginaire ; entre les deux se trouvait une zone d'ombre de peu d'importance, où se mouvaient, comme dans un brouillard, les formes fantomatiques de soldats romains, de diligences, de pirates, de chevaliers armés jusqu'aux dents, de voleurs de grands chemins, etc. J'avais supposé que mes auditeurs ne croyaient pas aux Évangiles à cause des miracles qu'ils relataient. Mais à présent, je pense plutôt qu'ils ne s'y fiaient pas uniquement parce qu'ils traitaient d'événements qui s'étaient produits il y a fort longtemps ; la bataille d'Actium les laissait aussi incrédules que la résurrection de Jésus – exactement pour la même raison. Parfois ils invoquaient, à l'appui de leur scepticisme, l'argument du manque de fiabilité de tous les manuscrits : avant l'invention de l'imprimerie, en les copiant et les recopiant, on les avait modifiés au point de les rendre méconnaissables. Et là j'eus une autre surprise. Lorsque leur scepticisme historique prenait cette forme rationnelle, ils le tempéraient parfois en affirmant qu'il existait « une science appelée critique textuelle » qui fournissait d'excellentes raisons de considérer certains textes anciens comme dignes de foi. Cette adhésion tacite à l'autorité des experts est des plus

significatives : non seulement par son ingénuité mais aussi parce qu'elle confirme un fait corroboré par l'ensemble de mes expériences. Il est très rare que l'opposition à laquelle nous nous heurtons soit due à la malice ou à la suspicion. En général, elle provient d'un doute sincère, découlant souvent de façon tout à fait logique du « savoir » du sceptique.

Ma troisième découverte fut celle d'une difficulté qui me semble encore plus grande en Angleterre qu'ailleurs, à savoir le problème de la langue. Dans toutes les sociétés humaines, le niveau de langage des milieux populaires diffère de celui des classes supérieures. La langue anglaise, avec son double vocabulaire (latin et vernaculaire), les usages Anglais, avec leur surprenante tolérance à l'égard de l'argot même dans la haute société, et la culture anglaise où il serait impensable de trouver l'équivalent de l'Académie française, élargissent considérablement ce fossé. On parle pratiquement deux langues en Angleterre. Quiconque désire parler anglais avec des personnes peu cultivées doit donc d'abord apprendre leur langue. Il ne suffit pas qu'il s'abstienne d'utiliser certains mots qu'il considère comme savants. Il faut qu'il découvre, par des procédés purement empiriques, quel est le référentiel de langage de son auditoire et quel est le sens qu'il donne aux mots.

Ainsi par exemple, *potentiel* ne signifie pas « possible » mais « puissance » ; *créature* ne veut pas dire « créature » mais « animal » ; *primitif* est synonyme de « grossier », de « maladroit », *grossier* signifie (souvent) « scabreux », « obscène » ; l'*Immaculée Conception* (sauf dans la bouche des catholiques) désigne « la conception virginale de Jésus ». Un *être* signifie un « être personnel » ; un homme me disait un jour : « je crois au Saint-Esprit, mais je ne pense pas qu'il soit un être ». Il voulait dire en fait : « je crois qu'un tel être existe, mais ce n'est pas un être personnel ». Par ailleurs, *personnel* a parfois

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

17. V. Romains 8,22 : « Nous savons que, jusqu'à ce jour, la création tout entière soupire et souffre les douleurs de l'enfantement ».

18. Matthieu 17,1-9 ; Marc 9,2-10.

19. Matthieu 14,26 ; Marc 6,49 ; Jean 6,19.

20. Humpty Dumpty est un personnage éponyme d'une comptine anglaise, le plus souvent représenté comme un œuf. Traduction littérale :

*Humpty Dupty sur un muret perché,*

*Humpty Dumpty par terre s'est écrasé.*

*Ni les sujets du roi, si ses chevaux*

*Ne purent jamais recoller les morceaux.*

21. Luc 24,13-31 ; 36-37 ; Jean 20,14-16.

22. Marc 16,14 ; Luc 34,31,36 ; Jean 20,19-26.

23. Luc 24,42-43 ; Jean 21,13.

24. Il s'agit sans doute d'une citation inexacte de William Wordsworth : « *Moving about in worlds not realized* » (*Intimations of Immortality*, IX, 149).

25. Matthieu 12,39 ; 16,4 ; 24,24-30 ; Marc 13,22 ; 16,17-20 ; Luc 21,11-25.

26. Matthieu 26,26 ; Marc 14,22 ; Luc 22,19 ; I Corinthiens 11,24.

27. *Sixteen Revelations of Divine Love*, ch. 5, p. 9, (édité par Robert Hudleston, Londres, 1927).

28. Sir Edmund Taylor Whittaker, *The Beginning and End of the World*, Riddell Memorial Lectures, Fourteenth Series (Oxford 1942), p. 40.

29. Sir Arthur Stanley Eddington (1882-1944), célèbre astronome anglais.

30. Claude Ptolémée vécut à Alexandrie au deuxième siècle après J.-C. Référence est faite à son *Almageste* (Livre I, ch.5).

31. Blaise Pascal, *Pensées*, N°206.

32. Job 41,1-4-9.
33. Matthieu 18,12 ; Luc 15,4.
34. Alfred North Whitehead (1861-1947), philosophe et mathématicien anglais.
35. « Tout est toujours pareil. »
36. Apocalypse 20,11.
37. *Orgueil et préjugés*, ch. 11, œuvre de la romancière anglaise Jane Austen (1775-1817).
38. Titus Lucrecius Carus, poète latin (99-55 av. J.C.).
39. Empereur romain (361-363 apr. J.C.).
40. Averroès de Cordoue, philosophe arabe (1126-1198), croyait qu'il n'existait qu'une seule intelligence pour toute l'humanité et que chaque individu en possédait une part ; ce qui excluait toute immortalité personnelle.
41. « Dans cette vallée de séparation. »
42. Alfred Loisy (1857-1940), théologien français à l'origine du libéralisme théologique.
43. David Hume (1711-1776), historien et philosophe écossais. Voir en particulier son essai sur les miracles dans les *Essais philosophiques sur l'entendement humain* (1748).
44. Œuvre de Sir George Frazer (1854-1941), ethnologue écossais.
45. Jean 12,24 ; I Corinthiens 15,36.
46. Mathieu 26,26 ; Marc 14,22 ; Luc 22,19 ; I Corinthiens 11,24.
47. Henri Bergson (1859-1941). Sa religion naturelle apparaît surtout dans *Matière et mémoire* (1896) et *L'évolution créatrice* (1907).
48. Jean 11,35.
49. Luc 22,44.
50. *Religio Medici*, première partie, paragraphe 40.

51. Romains 8,23 ; 11,16 ; 16,5 ; I Corinthiens 15,20 ; Jacques 1,18 ; Apocalypse 14,4.

52. Matthieu 14,29.

53. Luc 12,10.

54. I Corinthiens 13,10.

55. Par exemple Jean 5,20-30 ; Matthieu 26,64.

56. Matthieu 23,37.

57. Luc 5,34.

58. Par exemple Jean 8.

59. Jean 8,58.

60. N.D.E. : Malgré son caractère polémique, nous avons choisi de garder ce texte de Lewis qui date de 1948 et qui nécessite une contextualisation. Aujourd'hui, certaines Églises ont adopté le ministère féminin, d'autres non. Le 22 février 1994, l'Église anglicane a dit oui à l'ordination des femmes. En janvier 2015 eut lieu la première ordination d'une femme évêque ; le débat avait été houleux au sein de l'Église, sans pour autant provoquer une scission.

61. *Orgueil et préjugés*, ch. 11.

62. Après que l'ange Gabriel lui eut annoncé qu'elle avait trouvé grâce aux yeux de Dieu et qu'elle allait enfanter le Christ, la Vierge s'est écrié : « Je suis la servante du Seigneur » (Luc 1,38). Le Magnificat suit dans les versets 46 à 55.

63. Jean 19,25.

64. Matthieu 26,26 ; Marc 14,22 ; Luc 22,19.

65. Actes 2,1-21.

66. Actes 21,9.

67. Lady Nunburnholme, « Une pétition à la Conférence de Lambeth », *Time and Tide*, Vol. XXIX, n° 28 (10 juillet 1948), p. 720.

68. Richard Hooker (1554-1600), théologien anglais et auteur d'un des classiques de la théologie anglicane : *The Laws of Ecclesiastical Policy*.

69. Mouvement répandu dans les pays anglo-saxons qui identifie les « tribus perdues d'Israël » avec les Britanniques et prétend que la dynastie de David se serait perpétuée d'abord en Irlande, puis en Écosse, puis en Angleterre.